



En wolof, langue parlée au Sénégal, en Gambie et en Mauritanie, le terme *jokkoo* désigne le fait de se mettre en contact, et évoque l'idée de relier une chose à une autre.

JOKKOO

#27 ★ janvier - mars 2017 ★



LIONEL ZINSOU
PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DES
AMIS DU MUSÉE DU QUAI BRANLY

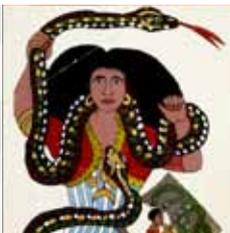
Ce 27^{ème} numéro de Jokkoo est un hommage rendu aux conservateurs, responsables de collections et chercheurs qui se consacrent à préserver et valoriser le patrimoine des civilisations d'Asie, des Amériques, d'Afrique et d'Océanie. Les conservateurs et responsables de collections du musée sont aux côtés des Amis depuis maintenant plus de dix ans. Ils vous proposent des visites des collections permanentes, de leurs expositions et vous accompagnent lors des nombreux voyages que nous organisons. C'est en grande partie grâce à eux que vous entretenez un lien si étroit et si chaleureux avec votre musée. En ce début d'année 2017, je tiens à les remercier de leur engagement généreux.

Hana Chidiac, responsable de l'unité patrimoniale des collections d'Afrique du Nord et du Proche-Orient, relate en pages 2 à 5 certains des moments forts de sa mission : la réinvention de l'espace consacré aux tapis d'Afrique du Nord, les collaborations qu'elle met en place avec ses homologues d'institutions étrangères et en particulier d'Afrique du Nord, ou les collectes d'objets effectuées dans la Médina de Tunis. Se dessinent alors les multiples facettes d'une mission tout à la fois ancrée à l'intérieur même du musée — connaissance et conservation des oeuvres — et fortement tournée vers l'extérieur —

comme le montrent les modes, parfois étonnants, et les types d'acquisitions lors de ses voyages en Egypte ou en Tunisie. La mission d'un responsable de collection consiste aussi parfois à « détricoter » une idée reçue. C'est ce qu'ont entrepris Gaëlle Beaujean et Catherine Coquery-Vidrovitch avec la formidable exposition « L'Afrique des routes ». En cheminant dans le parcours qu'elles nous proposent, nous (re)découvrons une Afrique à l'histoire pluri-millénaire, ouverte sur le reste du monde grâce aux routes fluviales, terrestres et maritimes qui permettaient — bien avant les indépendances — la circulation des hommes, des idées, des cultures et des objets.

Avec « Du Jourdain au Congo, Art et christianisme en Afrique Centrale », Julien Volper, conservateur au Musée royal de l'Afrique centrale de Tervuren, interroge une autre question complexe : la perméabilité des cultures, et les échanges et métissages qu'elle fait naître. Il explore la richesse de la production artistique du monde kongo, en présentant les créations hybrides de cet art d'inspiration chrétienne — saints, vierges, christ, croix mais aussi cannes ou sculptures portants des motifs d'origine chrétienne.

★ Sommaire



- ★ **Les coulisses du musée : Hana Chidiac, responsable des collections Afrique du Nord et Proche-Orient** p.2
- ★ **L'exposition : L'Afrique des Routes, interview de Gaëlle Beaujean et Catherine Coquery-Vidrovitch** p.6
- ★ **L'exposition : Du Jourdain au Congo, interview de Julien Volper** p.14
- ★ **Dîner de gala 2017** p.22
- ★ **L'agenda** p.23
- ★ **Ils nous soutiennent** p.24

★ Hana Chidiac, responsable des collections Afrique du Nord et Proche-Orient

Plus de deux cents personnes œuvrent à faire du musée du quai Branly - Jacques Chirac l'un des lieux culturels majeurs de Paris. Nous vous invitons à pénétrer les coulisses du musée, pour en découvrir, les lieux, les équipes et les métiers. Hana Chidiac, responsable des collections Afrique du Nord et Proche-Orient, évoque pour vous son parcours, ses missions et l'actualité des collections dont elle a la responsabilité.



© Femmesdumaroc.com

Pouvez-vous nous dire quelques mots sur votre formation et sur votre parcours professionnel ?

J'ai fait mes études primaires et secondaires dans un Lycée français, à Beyrouth. En 1975, j'ai quitté le Liban pour la France, un départ douloureux.

La guerre venait de commencer. Après l'obtention de mon baccalauréat, mon souhait était de revenir au pays pour y poursuivre mes études universitaires. Mais les choses ne se sont pas déroulées ainsi. La guerre s'éternisait... Je suis donc restée en France et j'ai décidé d'entamer des études en histoire de l'art et archéologie à Paris IV. J'avoue que ce choix a fortement surpris ma famille qui ne comprenait pas mon choix et se demandait comment on pouvait gagner sa vie en « grattant le sol ». Mais moi j'aimais les « vieilles pierres ». Le Liban est un musée à ciel ouvert. L'histoire est là, sous nos pieds, les ruines affleurent partout. Mais le véritable déclic s'est produit lors de la visite du merveilleux site de Byblos en compagnie de notre professeur de classe de quatrième. Son époux était un grand archéologue travaillant dans le monde arabe. La magie du site, son histoire m'avaient fascinée. Je me suis donc lancée dans ces études d'art et je ne le regrette pas !

Après mon DEA, j'ai eu la chance d'intégrer l'Institut du monde arabe qui venait d'être créé. C'était mon premier poste, ma première expérience professionnelle.

Travailler à l'Institut du monde arabe m'a permis de renouer avec ce monde que j'avais quitté. Au cours des dix-sept années passées à l'IMA, j'ai organisé des expositions, collaboré à d'autres, j'ai cherché à repenser le parcours du musée... C'était une expérience très enrichissante.

Et puis il y a eu le musée du quai Branly. Ce nouveau projet m'attirait. Sur les conseils de Marie-France Vivier, en charge alors des collections du Maghreb, j'ai présenté ma candidature qui a été acceptée. C'était le début d'une nouvelle et belle aventure...

Quelles sont les actualités du département des collections Afrique du Nord et Proche-Orient ?

Ce n'est plus une actualité mais la boîte consacrée aux tapis d'Afrique du Nord a été repensée et transformée. Elle est aujourd'hui consacrée aux tapis ruraux du Maroc. La couleur rouge-brun, retenue pour habiller les murs et le plafond, rappelle la terre et les roches de l'Atlas. Cette couleur confère à l'espace une atmosphère intime et chaleureuse. Le nouveau dispositif multimédia permet de plonger les visiteurs dans les magnifiques paysages marocains mais aussi d'appréhender, de façon « poétique », l'art du tapis, de la tonte des moutons au nouage. Les visiteurs ont l'air d'apprécier cette installation, surtout les jeunes enfants qui peuvent se rouler sur les tapis sans se faire gronder !

Des tuniques yéménites ont pris place dans la vitrine qui clôt le parcours Asie ?



© musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Cyril Zammetacci

© Hana Chidiac

Plateau des collections - boîte consacrée aux tapis du Maroc

Les roulements des vitrines sur le plateau des collections se font d'une manière régulière. Mes collègues du pôle conservation y veillent avec la plus grande attention. J'ai souhaité, pour le dixième anniversaire du musée, consacrer la vitrine qui clôt le parcours Asie aux costumes yéménites. Le Yémen traverse aujourd'hui une phase difficile et je souhaitais mettre à l'honneur les femmes de ce pays. Ces costumes sont là pour témoigner d'un certain art de vivre qui est malheureusement en train de disparaître. Les cinq tuniques présentées sont des robes de fêtes portées pour la première fois le jour du mariage. Elles sont teintées à l'indigo, nil en arabe. Au Yémen, la production d'étoffes teintées à l'indigo est attestée depuis le XIII^e siècle. C'est le long de la Tihama, longue plaine côtière bordant la mer Rouge, que se trouvaient les plus importantes teintureries. Leur activité est restée florissante jusqu'au milieu du XX^e siècle. C'est l'importation de vêtements prêts à porter dans les années 1950 qui a entraîné le déclin de l'activité teinturière qui a totalement disparue à la fin des années 1980.

Pouvez-vous nous dire quelques mots sur vos séjours en Tunisie (2015-2016) et en Egypte (2016) ?

J'essaye, depuis quelques années, d'effectuer des missions dans le monde arabe, enfin dans les pays où la situation politique et sécuritaire le permet ! Mon objectif : rencontrer des collègues travaillant dans des institutions muséales en vue d'éventuelles collaborations mais aussi, trouver des objets qui pourraient enrichir nos collections de façon significative.

Lors de mon voyage en Tunisie en 2015, j'ai repéré dans une galerie de la Médina de Tunis de très beaux costumes traditionnels de femmes : manteaux, tuniques, gilets mais aussi un costume de circoncision. Tous richement brodés de fils d'or et rehaussés de paillettes et de soutaches. A ma grande joie, l'acquisition de ces costumes a été acceptée. Ils sont aujourd'hui dans nos réserves en attendant d'être présentés sur le plateau des collections.



© musée du quai Branly - Jacques Chirac

© musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Cyril Zammetacci

A gauche : affiche de l'exposition *L'Orient des femmes*. A droite : vitrine consacrée aux costumes de Tunisie.

★ Les coulisses du musée



Atelier pour la confection de Chéchias dans la Médina en Tunisie.

Au cours d'une seconde mission effectuée à Tunis, en juillet de cette année, je me suis tout particulièrement intéressée aux chéchias, ces fameux bonnets de laine rouge portés par les hommes en Tunisie. Le commerce des chéchias a été florissant pendant de très longues années. A Tunis, au XVII^e siècle, plus de 15 000 artisans confectionnaient jusqu'à un million de chéchias par an. Leur nombre a considérablement diminué de nos jours. J'ai rencontré l'un d'eux et j'ai découvert grâce à lui les « secrets » de la fabrication de cette coiffe. C'est ainsi que je suis revenue à Paris, avec dans mes bagages : un moule à chéchia, un gros bonnet de laine (tricoté par les femmes puis trempé dans l'eau chaude), une calotte (transformation du bonnet), un chardon pour le cardage, un gland de fil de soie. Je suis ravie de cette acquisition. Ce matériel pédagogique me sera fort précieux pour la conférence que je donne à Evry, dans le cadre des ateliers nomades.

Enfin, ma dernière mission s'est déroulée en Egypte, au Caire plus précisément. Pourquoi l'Egypte ? Depuis le printemps arabe, j'essaye d'orienter la politique

d'acquisition vers des objets appartenant aux minorités ethniques ou religieuses du monde arabe. Nous avons ainsi acquis l'an dernier des parures de femmes kurdes d'Irak mais également des éléments de costumes de femmes chrétiennes de Qaraqoch, ville irakienne martyrisée depuis plus de deux ans. Je souhaite aujourd'hui enrichir les collections coptes du musée avec des objets religieux, de culte ou de dévotion. Grâce à des collègues égyptiens, j'ai pu acquérir des tampons de tatouage et deux tenues de baptême pour garçons qui rappellent étonnamment les costumes des évêques et prêtres coptes. Ils sont brodés de croix et de figures représentant le Christ, la Vierge et Saint-Georges.

Hana Chidiac et Christophe Moulherat, chargé d'analyse des collections, présentent le projet de médiation de l'audioguide « fil d'or », qui constitue une invitation à regarder autrement les objets en voyageant dans la matière.

L'audioguide des collections permanentes évolue constamment : appareil numérique à écran tactile, il



A gauche : motifs utilisés par un tatoueur Copte au Caire, Egypte. A droite : vitrine de costume du Yemen, plateau des collections.



© Hana Chidiac

A droite : zoom sur l'analyse d'une tunique de femme tunisienne. A gauche : zoom sur la création du fil d'or chez Carlhian.

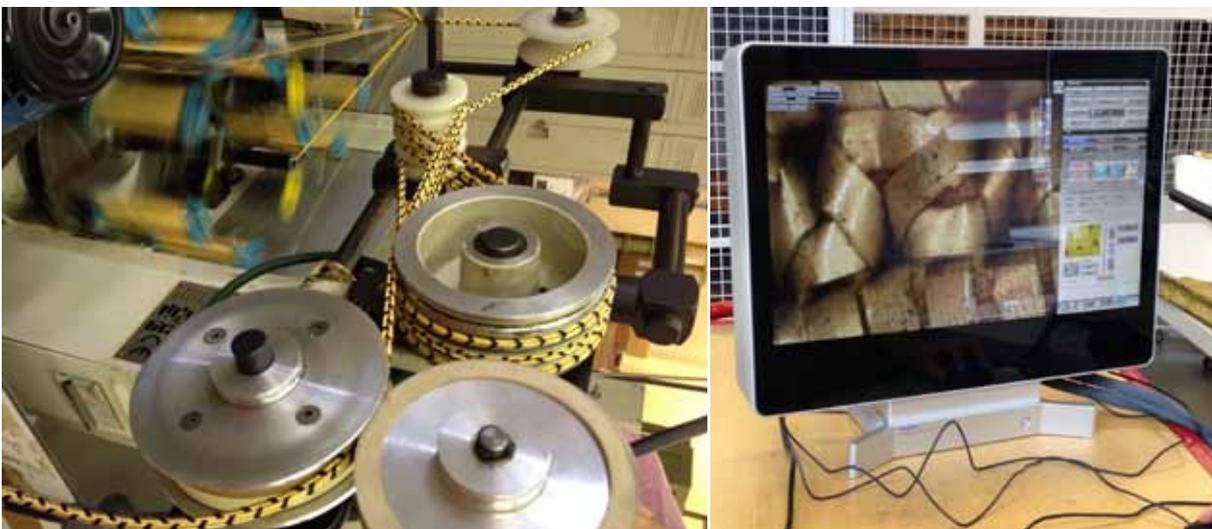
permet non seulement d'entendre les commentaires audio mais aussi d'accéder à des illustrations, cartes, peintures, techniques, vidéos, témoignages d'explorateurs. Une série dédiée à l'étude des matériaux est en cours de création, un bonus sera disponible sur une sélection d'objets et permettra au public d'en savoir d'avantage sur leur histoire et les techniques de création. C'est une invitation à regarder autrement les objets en voyageant dans la matière.

En voyant tous ces costumes, Christophe Moulherat m'a suggérée de faire une exposition sur le fil d'or, ce qui s'est avéré compliqué. Suite à notre collaboration avec l'équipe de médiation du musée, l'idée de lancer une série d'étude sur les matières et matériaux est née : la première serait donc sur le fil d'or, plus précisément sur les tuniques de mariage de Tunisie exposées sur le plateau des collections. Nous serions les premiers à permettre aux visiteurs de regarder autrement les objets en voyageant dans la matière. Ce programme permettra aux visiteurs de découvrir l'histoire millénaire du fil d'or.

Nous collaborons avec Sorbonne Universités qui regroupe notamment les laboratoires de Paris IV et

Paris VI qui nous met à disposition une plateforme instrumentale mobile de numérisation et de modélisation 3D, Plemo 3D. Ils ont acheté des objets d'analyse aux technologies innovantes auxquels on peut avoir accès (scanners laser 3D, drones, caméra numérique, photogrammétrie 3D...). Finalement, on mutualise des objets et des compétences, ce qui constitue pour moi une petite révolution ! Par exemple, la caméra numérique 3D peut se déplacer au gré des projets pour un résultat magnifique. La contrainte de ce programme est que nous sommes sur un timing court (entre deux et trois minutes). L'apport de l'imagerie permet aux visiteurs d'entrer dans le tissu, connaître l'épaisseur des lames, leurs organisations. Nous sommes partis avec Hana faire un reportage photographique et vidéo à Lyon au sein de la fabrique de dorures et passementeries Carlhian ouverte depuis 1870. Cette entreprise qui fournit les maisons de coutures et le monde arabe nous a ouvert ses portes et nous avons pu découvrir les dessous de la fabrique du fil d'or.

Propos recueillis par la société des Amis



© Hana Chidiac

A droite : zoom sur la création du fil d'or chez Carlhian. A gauche : analyse informatique des fils d'or chez Carlhian.

★ L'Afrique des routes

Le musée du quai Branly - Jacques Chirac présentera à partir du 31 janvier et jusqu'à la fin du mois de novembre 2017 l'exposition « L'Afrique des routes ». Les commissaires associées, Gaëlle Beaujean et Catherine Coquery-Vidrovitch, nous racontent l'histoire ancienne, et peut-être méconnue, de ces voies de circulations d'idées, de cultures et de savoir-faire.



Gaëlle Beaujean.



Catherine Coquery-Vidrovitch.

continent sur la base de ces objets cela aurait constitué des emprunts dans de nombreux pays africains, ce qui était impensable en terme de budget. Nous avons donc reformulé le projet en suivant l'une des idées fortes de Catherine : les contacts, la circulation et les échanges en plaçant l'Afrique au centre du propos. Ils sont les indices indéniables que l'histoire de l'Afrique – qui a toujours été un continent ouvert – a impliqué les autres continents. Chaque objet, chaque vitrine de l'exposition est une preuve, un indice, de cette histoire. Mais chaque objet, chaque vitrine pourrait être en soi le sujet d'une exposition, de la même manière de nombreuses preuves et de nombreux indices sont absents de l'exposition, nous ne prétendons pas à l'exhaustivité.

Je m'occupe de l'exposition et de la sélection d'œuvres,

Comment est né ce projet d'exposition ?

Gaëlle — C'est en lisant le livre de Catherine Coquery-Vidrovitch qui s'appelle « Petite histoire de l'Afrique » que j'ai trouvé une structure d'exposition. Au départ, nous sommes parties sur un projet portant sur l'histoire de l'Afrique, ce qui s'est avéré trop complexe. En effet, pour des raisons déontologiques, les objets archéologiques africains découverts depuis les années 1980 sont protégés par la liste rouge ICOM, si nous voulions représenter toute l'histoire du

Catherine s'occupe de la partie scientifique et de la trace de l'exposition que représente le catalogue.

Catherine — Je suis historienne universitaire et suis inexpérimentée dans le domaine des expositions mais lorsque Gaëlle m'a contactée, j'ai trouvé l'idée formidable. Nous avons beaucoup travaillé ensemble, j'ai introduit l'histoire dans une exposition qui se propose de montrer que l'Afrique et les objets de ce continent sont très anciens. Je suis aussi directrice de la publication du catalogue, j'ai donc essayé d'avoir les meilleurs spécialistes sur chaque question : historiens, historiens d'art, anthropologues et conservateurs.

Pourquoi avez-vous choisi d'avoir une approche chronologique si étendue ?

Catherine — Nous voulions montrer à quel point l'art africain est ancien, et finalement aussi ancien que les autres.

Gaëlle — L'exposition démarre autour de 5000 ans avant notre ère avec l'art rupestre, puis s'attarde sur l'antiquité avec notamment la fresque de Pompéi. Nous avons respecté la liste rouge ICOM en nous basant sur les collections acquises avant la publication de cette liste, c'est pourquoi nous avons peu d'objets archéologiques. Ceux que nous exposons sont témoins à la fois du remarquable savoir-faire de ces civilisations et témoins d'échanges anciens. Ils indiquent les chemins de circulations. Ainsi, la céramique égyptienne conservée au musée national de Saint-Germain-en-Laye, qui semble toute simple, nous indique que des savoirs et des formes circulaient par le Nil du Sud vers le Nord.

Quelles sont les différentes routes qui témoignent des échanges panafricains et extra-africains ? En quoi les routes permettent de comprendre l'histoire d'un continent ?

Catherine — A l'intérieur de l'Afrique les populations n'ont jamais vécu dans l'isolement, il y a toujours eu de grandes migrations. Les routes intérieures (terrestres, fluviales, maritimes) mais aussi extérieures, impliquent



© collection du Musée de l'Homme, MNHN - JC Domenech

Relevé d'art rupestre - Vers le 1^{er} millénaire avant notre ère - Sahara algérien.

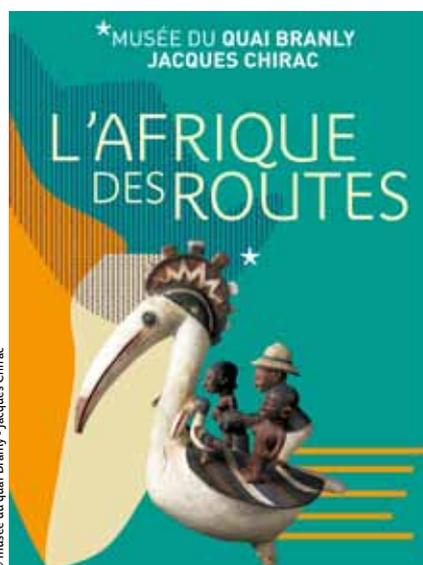
la circulation d'hommes, d'objets, de religions, des idées, des cultures, des langues, des savoir-faire.

Les routes commerciales ont permis à certaines villes un développement plus important, pouvez-vous revenir sur l'exemple de Tombouctou?

Gaëlle — La ville de Tombouctou est très liée à la ville de Djenné, lieu d'échange et de commerce de l'or et des esclaves. Parallèlement, Tombouctou se développait par le nord du continent vers l'Europe grâce au commerce. Cette ville est importante et intimement liée aux routes spirituelles et commerciales ; d'ailleurs, des pèlerinages vers la Mecque au départ de Tombouctou ont été entrepris en passant par Le Caire. Certains architectes et intellectuels arabes, en diffusant une écriture et un savoir, ont permis à Tombouctou de devenir une ville universitaire. C'est à la fois un lieu intellectuel, religieux mais aussi commercial très important en Afrique Subsaharienne où les musulmans et les juifs cohabitaient. Cette ville possède une architecture de terre, un esthétisme que nous retrouvons dans toute la

bande sahélienne et même jusqu'au sud de l'Espagne.

Catherine — Tombouctou est un poste très important sur le fleuve du Niger car il est pratiquement à la limite du désert, c'était donc le point terminal des caravanes transsahariennes une fois que les dromadaires avaient traversé le Sahara. Le Baní est un petit tronçon du fleuve Niger qui relie le nord et le sud, de Tombouctou à la ville de Djenné, apparue au XII^e siècle. Les caravanes s'arrêtaient à Tombouctou et les grandes pirogues débarquaient à Djenné qui était le point de départ des produits vers la traversée de toute l'Afrique de l'ouest. Le poste commercial de Tombouctou est en ce sens fondamental car ces circulations ont attiré les savants et les lettrés. La ville s'est beaucoup développée jusqu'à la grande expédition marocaine de 1591 : les villes furent pillées, les savants décimés. Cette invasion a entraîné sa destruction provisoire jusqu'à la fin du XVI^e siècle. Avant cette conquête il y avait des échanges commerciaux et culturels avec les marocains. Un architecte andalou a dit-on fait construire une mosquée, il s'agit d'une preuve tangible des échanges culturels.



© musée du quai Branly - Jacques Chirac



A gauche : affiche de l'exposition. A droite : femmes du Harem du sultan de Zanzibar, vers 1890.

★ Exposition



Gardien de reliquaire de style kota, Gabon, XIX^e siècle - Bois, cuivre, alliage cuivreux dont douilles européennes.

Dans un certain nombre de cas, les villes pouvaient être fort grandes. Vers 1 500 avant notre ère certaines villes pouvaient atteindre 50 000 habitants ; avant la colonisation et au XIX^e siècle certaines pouvaient atteindre 100 000 habitants. L'exposition montre cette évolution et prouve que, contrairement à une idée répandue, ce continent n'est pas resté immobile jusqu'au début de la colonisation. Les routes qui permettaient aux idées et aux hommes de circuler étaient des pistes. Les routes goudronnées sont très tardives, durant la colonisation il y avait plutôt des routes de latérite qui se plissaient en ce qu'on a surnommé de la tôle ondulée.

La quatrième section s'intitule « Routes spirituelles/religieuses », l'Afrique est un carrefour de croyances, comment ces différentes religions ont-elles cohabité ?

Catherine — Différentes religions ont longuement et largement cohabité. Les religions locales existent

depuis toujours et ont des formes différentes, des points communs et des variantes. D'une certaine façon, elles sont toutes monothéistes au sens où il y a un dieu qui existe quelque part mais qui est si difficile à atteindre que les intermédiaires qui peuvent intercéder avec le monde surnaturel sont tout aussi importants (esprits, ancêtres vivants ou morts ou différentes divinités). Cela existe partout, un proverbe dit d'ailleurs « nous sommes chrétien-animiste, musulman-animiste ou animiste-animiste ».

En Afrique orientale, nous retrouvons les apports très anciens du judaïsme (qui a laissé des traces notamment en Éthiopie), du christianisme et puis de l'islam, arrivé par l'Arabie et la Mer Rouge. Des apports culturels indiens et chinois sont aussi présents, nous avons par exemple des traces d'un temple bouddhiste à Aksoum datant du III^e siècle. Il est difficile de représenter les flux religieux sur ce continent mais il y a beaucoup de zones où les flèches d'expansions se superposent. L'islam arrive du nord, suivi

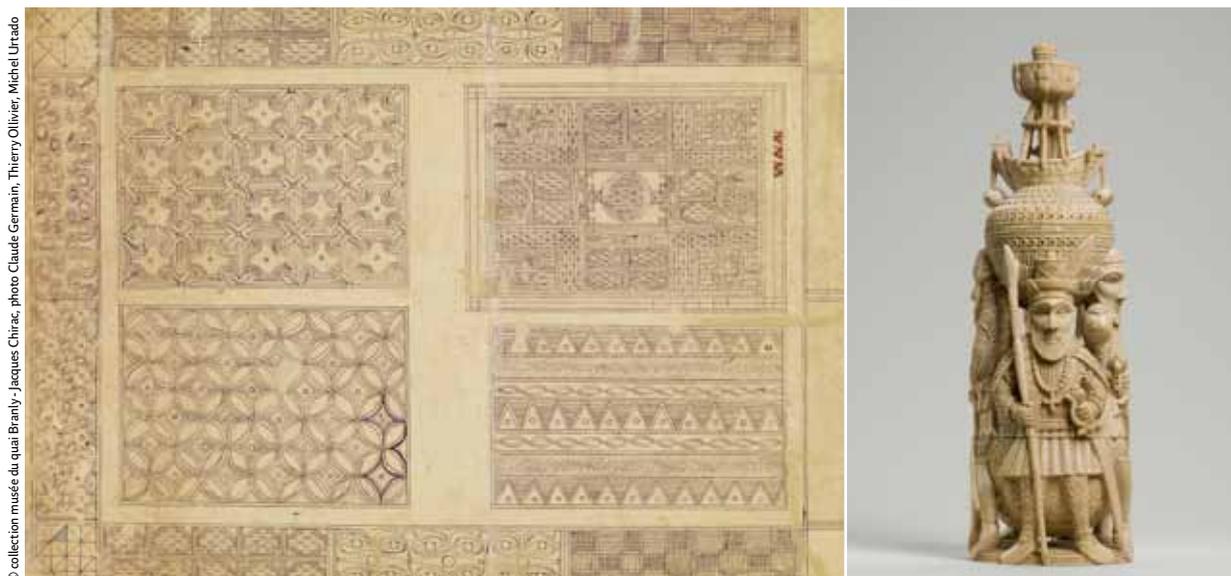


© collection du musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Patrick Gries, Vincent Chenet



Au centre et à droite : © musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Claude Germain

A gauche : masque de style malinké musulman, Guinée. Au centre : fragment de tête nok, Nigéria. A droite : statue féminine attié, Côte d'Ivoire.



© collection musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Claude Germain, Thierry Olivier, Michel Urnado

A gauche : dessin attribué à I. T. Mbohoulou, vers 1950, Cameroun, Foumban. A droite : salière afro-portugaise du XVI^e siècle, style edo d'Owo - Nigeria, atelier de Benin City.

au XVIII^e siècle par le protestantisme puis le catholicisme : si bien qu'en Ouganda il y a eu une guerre de religion entre les Africains musulmans, catholiques et protestants dans les années 1890.

La progression de la religion musulmane a été uniquement côtière en Afrique de l'Est. La caractéristique de l'Afrique orientale est la création d'une culture musulmane et d'une langue : le swahili, qui apparaît vers le VIII^e siècle, est vraiment parlé au X^e siècle, et est écrit pour la première fois au XVI^e siècle. Cette langue vient d'être étudiée par un linguiste qui a pu voir les différentes transformations de la langue en fonction des influences perses, indiennes, arabes puis européennes. L'expansion de l'Islam en Afrique de l'Ouest est aristocratique (les hommes de pouvoir correspondant avec le monde des affaires arabo-musulmans se convertissent), l'islamisation populaire quant à elle (des peuls en particulier) a eu lieu tout au long du XIX^e siècle et entre les deux Guerres mondiales pour la Côte d'Ivoire.

L'expansion du catholicisme (excepté au Kongo où le roi s'est converti en 1491 ou pour l'Éthiopie quand des jésuites ont été expulsés au XVII^e siècle) et des missions protestantes et surtout catholiques contemporaines est relativement récente, ces dernières apparaissent durant la deuxième moitié du XIX^e et au XX^e siècle. La revendication des églises noires et du christ noir est née à partir de la colonisation et surtout après la première guerre mondiale, les derniers avatars sont les églises évangélistes.

Gaëlle — Au sujet de la chrétienté, nous exposons entre autres un objet du musée du Vatican qui représente une vierge Marie noire avec l'enfant Jésus contre son sein.

Pourquoi une séquence dédiée aux routes coloniales ?

Catherine — Les routes coloniales ont profondément transformé les directions antérieures, notamment en Afrique de l'Ouest où les grands axes de circulation partaient de l'Est vers l'Ouest à travers la savane ou le



© musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Claude Germain

Masque cimier бага, Guinée, évoquant *Al Burak*, le cheval ailé du prophète Mahomet.



« Intérieur d'un bateau négrier », vers 1830, lithographie sur papier.

long de la côte. Le cabotage, pratiqué par les Portugais dès leur arrivée et par les Africains depuis longtemps, consistait en l'acheminement et l'échange de marchandises de port en port le long des côtes.

Gaëlle — Les routes coloniales ont entraîné tout d'abord des nouvelles routes au sens propres du terme : nouveaux chemins de terre, chemins de fer et ports, en lien direct avec la découverte et l'appropriation des routes souterraines par les Européens. Au sens figuré, ces routes depuis l'Afrique ont impulsé celle des objets vers l'Europe dans des circonstances très variées : des commandes, des prises de guerre, des dons et des achats. Ces objets, dès la fin du XIX^e siècle, à leur arrivée, prouvaient l'extension des empires coloniaux européens et ils servaient aussi un discours de propagande à l'encontre des peuples africains pour justifier la nécessité de les « civiliser ». Par exemple des gardiens de reliquaire Kota ont peu à peu perdu de leur intérêt pour leurs peuples car les missionnaires, en convertissant ces populations, ont supprimé la nécessité de produire ces objets. En effet, les figures sculptées

étaient placées sur les reliquaires contenant des ossements humains. Ils sont devenus inutiles lorsque les missionnaires ont converti ces populations et leur ont demandé que les os puis les défunts soient inhumés. La production a cessé.

Mais progressivement un nouveau regard sur les objets d'Afrique se profile grâce aux artistes d'avant-garde puis par leurs galeristes. Les artistes modernes étaient sensibilisés à ces nouvelles formes, en rupture avec l'académisme et avec ce que devait porter une nouvelle définition de l'esthétique. Une sensation de proximité, de contemporanéité a émané de ces objets pour ces artistes autrefois marginaux mais aujourd'hui reconnus comme des grands maîtres.

Ces routes coloniales ont en fait provoqué un intérêt pour ces objets qui se constitue en trois temps : la propagande, la reconnaissance esthétique puis l'acceptation de l'Afrique en tant que part de l'humanité grâce au dépassement des préjugés et des stéréotypes afin de mieux connaître ces civilisations. En ce sens, l'objet devient un médiateur important pour ces démonstrations notamment avec l'approche

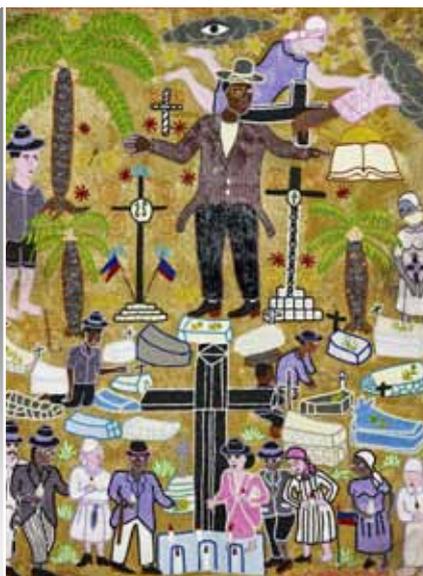


© musée du quai Branly - Jacques Chirac



© musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Claude Germain

A gauche : une tranchee du chemin de fer de Thiès-Kayes vers 1930-1950. A droite : fer rituel ou monnaie, chambamambila, Nigéria ou Cameroun.



© musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Patrick Gires, Claude Germain

A gauche : tête royale, XIX^e siècle, Nigeria, Royaume de Benin. Au centre : Myrlande Constant (née en 1968), bannière bawon, Haïti. A droite : mannequin funéraire bembe, Congo.

fonctionnaliste du musée de l'Homme en France ou encore le diffusionnisme en Allemagne.

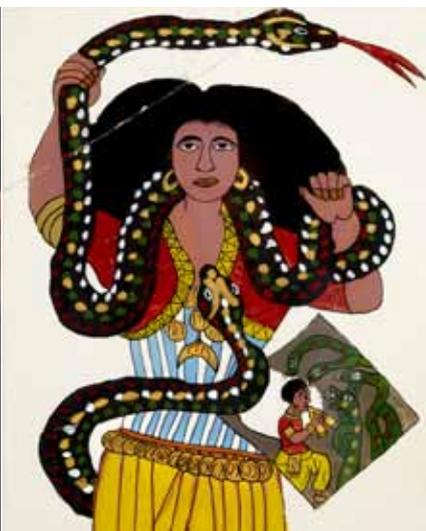
Quelles routes empruntent aujourd'hui les artistes africains pour communiquer avec le reste du monde ?

Gaëlle — Les matériaux, les images, la création d'écoles de peinture, l'arrivée de la photographie, de la peinture industrielle sont autant de nouveaux médiums utilisés par les artistes africains. Je pense que nous pouvons observer la place les artistes contemporains dans deux réseaux distincts, ils peuvent d'ailleurs être présents dans les deux : ceux qui mettent en avant leur individualité créatrice et s'inscrivent dans le marché de l'art contemporain international, et les mêmes ou d'autres artistes qui exercent leurs talents pour les populations locales, notamment pour des usages religieux, politiques ou privés.

Catherine — Comme partout, les artistes empruntent toutes les routes, certains atteignent une notoriété internationale, tels Seydou Keita ou Malik Sidibé, d'autres

restent sur place et explorent un marché extérieur et intérieur grâce au tourisme. L'île de Gorée est ainsi devenue un atelier à ciel ouvert pour des peintres qui n'ont pas de notoriété particulière mais qui sont au contact du monde international. Certains sculpteurs reconnus pour leurs talents sont recherchés par les élites locales (chefs ou religieux) et travaillent pour des commanditaires de la région. Il ne s'agit pas forcément d'art populaire mais d'art ostentatoire. A Lagos, au Nigeria, les marchands d'art sont extrêmement nombreux et travaillent avec le marché intérieur et extérieur. Des écoles ont vu le jour telle celle de Poto Poto à Brazzaville, créée en 1940 par un administrateur et devenue une école d'art importante dont les œuvres sont cotées (acrylique, collage, gouaches, huiles). D'un point de vue artistique, deux écoles se démarquent : l'école classique où les artistes sont formés à l'université et celle des marginaux qui peut donner naissance à des artistes majeurs.

Propos recueillis par Sophie Gautier.



© Sophie Gautier

© musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Claude Germain

A gauche : séance d'enregistrement de l'audioguide chez Antenna Audio. A droite : « Mamy Wata », vers 1950, Sénégal, Médina de Dakar, fixé sous verre.



© Thierry Renard

Carte politique de l'Afrique contemporaine, 2017.

L'Afrique, un continent sans Histoire ? Idée reçue !

Lorsqu'on s'intéresse de plus près aux échanges et à la circulation des hommes, des idées, des cultures, des objets et des matières premières tant à travers le continent lui-même qu'avec le reste du monde, on se rend compte de l'ancienneté des contacts au cœur desquels se retrouve l'Afrique subsaharienne.

Du cinquième millénaire avant notre ère à nos jours, les Africains n'ont jamais vécu dans l'isolement. Au contraire, de multiples routes fluviales, terrestres et maritimes ont contribué aux échanges commerciaux, religieux ou encore esthétiques, et ce, bien avant les indépendances, la colonisation ou même l'arrivée des premiers navires portugais au début du xv^e siècle. En témoignent les sculptures, pièces d'orfèvrerie ou d'ivoire, peintures et autres objets présentés dans cette exposition qui inscrit l'Afrique dans l'Histoire du monde.

- 7 millions d'années avant notre ère — Datation du crâne fossile d'hominidé trouvé à Toumaï (Tchad).
- 2 millions d'années avant notre ère — Première expansion humaine hors de l'Afrique.
- Entre 200 000 et 150 000 avant notre ère — Émergence d'Homo sapiens (humanité moderne) en Afrique.
- Entre 100 000 et 75 000 avant notre ère — Premiers bijoux découverts à Blombos (Afrique du sud).
- Depuis 6000 avant notre ère — Fresques du Tassili (Sahara).
- 3500 à 1580 avant notre ère — Ancien et Moyen Empire en Égypte, échanges commerciaux entre le sud et le nord du Nil.
- 2700 avant notre ère — Le Sahara devient un désert.
- Vers 1500 avant notre ère — Premiers contacts entre l'Arabie, l'Inde et la côte orientale d'Afrique.
- Entre 1500 et 1000 avant notre ère — Migration des bantouphones vers le sud.

- 1 080 avant notre ère — Essor de l'empire de Koush en Nubie (Soudan) grâce à l'or et à l'armée.
- Entre 1000 et 500 avant notre ère — Civilisation nok (Nigeria).
- Vers 450 avant notre ère — Hérodote mentionne les chars des Garamantes (Berbères du Fezzan).
- À partir de 250 avant notre ère — Essor de Djenné Jenô (Mali actuel) et de la civilisation Sao (Tchad).
- 146 avant notre ère — Destruction de Carthage (Tunisie) par les Romains.
- 197-212 — L'Africain Septime Sévère devient empereur de Rome.
- vers 200 — Le dromadaire s'est imposé comme moyen de transport au Sahara.
- 350 — Conversion du roi d'Aksoum (Éthiopie) au christianisme.
- 757 — Fondation berbère de Sijilmassa (Maroc), ville relais du Sahara.
- VIII^e siècle — Arrivée d'Austronésiens aux Comores et à Madagascar.
- vers 790 — Première mention arabe du royaume du Tekkur puis du Ghâna (Mauritanie, Sénégal, Mali, Niger), exportateur d'or et d'esclaves.
- du XI^e au XIX^e siècle — Culture urbaine et langue swahili en Afrique orientale.
- XI^e siècle — Premières conversions à l'islam de chefs et rois sahéliens.
- de 1100 à 1450 — L'or de Zimbabwe est exporté vers l'Océan indien depuis les ports swahili de Sofala (Mozambique) et Kilwa (Tanzanie).
- de 1100 à 1500 — Civilisation d'Ifè (Nigeria actuel).
- de 1100 à 1591 — Tombouctou : construction de la mosquée vers 1330 et déclin de la ville après l'occupation marocaine.
- du XIII^e au XV^e siècle — Empire du Mali.
- 1324-1325 — Pèlerinage de l'empereur malien Kankan Moussa à la Mecque.
- Vers 1400 — Royaume de Benin (Nigeria actuel). Début des migrations dogon vers la falaise de Bandiagara (Mali).
- 1405-1433 — Grandes expéditions maritimes chinoises vers l'Afrique de l'est.
- 1427 — Ambassade éthiopienne en Espagne.
- 1482 — À São Jorge da Mina (Elimina, Ghana actuel), les Africains échangent l'or de l'arrière-pays contre des esclaves importés du Kongo par les Portugais.
- 1498 — Vasco de Gama relie le Portugal à l'Inde en contournant pour la première fois l'Afrique du sud.
- 1505-1525 — Début du commerce atlantique des esclaves africains organisé par les Européens.

- 1518 — Dom Henrique, petit-fils du roi du Kongo baptisé en 1491, est le premier évêque africain.
- 1550-1600 — Expansion du royaume luba et de l'empire lunda (République Démocratique du Congo).
- 1652 — La Compagnie néerlandaise des Indes Orientales importe des esclaves indonésiens au Cap (Afrique du sud).
- 1664-1807 — Les Britanniques développent l'important port de traite de Cape Coast Castle (Ghana actuel).
- 1671-1698 — Louis XIV reçoit des émissaires de rois africains partenaires dans la traite des esclaves (Bénin et Côte d'Ivoire actuels).
- Vers 1680 — Osei Tutu créé la confédération ashanti, sa capitale est Kumasi (Ghana actuel).
- 1685 — Ordonnance sur l'esclavage aux Antilles françaises dite « Code noir ». Tous les esclaves sont baptisés catholiques (article 1).
- 1698 — Les Arabes prennent le fort portugais de Fort-Jésus à Mombasa (Kenya).
- 1702-1706 — Kimpa Vita dite Béatrice du Kongo s'oppose à l'occupation portugaise, elle est brûlée comme sorcière sur ordre du roi du Kongo.
- 1776-1810 — Le Peul musulman Ousman Dan Fodio conquiert le pays Haoussa (Nigeria et Cameroun du nord).
- 1784 — Le sultanat arabe d'Oman domine la côte orientale d'Afrique.
- Fin XVIII^e siècle — Essor du royaume bamoun (Cameroun) avec pour capitale Foumban.
- 1802-1811 — Deux pombeiros (métis portugais) parcourent l'Afrique centrale de l'Angola au Mozambique
- De 1803 à 1866 — Abolitions progressives des traites atlantiques par les États esclavagistes occidentaux.
- 1808 — La colonie anglaise de Freetown (Sierra Leone) accueille les esclaves « libérés » des bateaux négriers par la Marine britannique.
- 1816-1828 — Règne de Chaka Zulu (Afrique du sud) qui lutte contre l'avancée coloniale.
- 1847 — République du Liberia, fondé par l'American Colonization Society en 1822 pour accueillir des esclaves affranchis africains-américains.
- 1857 — Interdiction de la traite dans l'ensemble de l'Empire ottoman.
- 1864 — Samuel Ajayi Crowther premier évêque anglican africain (Nigeria).
- 1879-1885 — Explorations de Pierre Savorgnan de Brazza à l'origine de l'Afrique Équatoriale Française (AEF).
- 1884-1885 — Conférence de Berlin qui fixe les règles du partage de l'Afrique entre les Européens.
- 1890-1894 — Défaite de Béhanzin, roi résistant du Danhomè (Bénin actuel), après quatre ans de conflit contre les Français.
- 1895 — Création de la fédération de l'Afrique Occidentale Française (AOF) avec pour chef-lieu Saint-Louis puis Dakar.
- 1897 — Pillage de Benin City (Nigeria) par les Britanniques.
- 1900 — A Londres, première conférence du Panafricanisme affirmant la solidarité entre Africains et Africains-Américains.
- 1906 — Révolte de Bambatha, grande révolte zoulou (Afrique du Sud).
- 1905-1907 — Scandale international dit du « caoutchouc rouge » qui dénonce les pratiques sanguinaires des employés européens du Congo, propriété privée du roi des Belges. Il accepte d'en faire une colonie belge.
- 1916-1917 — Recrutement massif en AOF de tirailleurs « sénégalais » pour la première guerre mondiale.
- 1921-1934 — Construction du chemin de fer Congo-Océan (Brazzaville - Pointe-Noire).
- 1948-1990 — En Afrique du Sud, régime de l'Apartheid qui repose sur la ségrégation raciale en principe de gouvernement.
- 1954 — Publication de Nations nègres et culture de Cheikh Anta Diop, précurseur de l'afrocentricité : l'histoire vue d'Afrique.
- 1957 — Indépendance du Ghana, ex-Gold Coast.
- 1960 — Indépendance de 17 pays ex-territoires français, britanniques, belges et italien.
- 1961 — Assassinat de Patrice Lumumba, premier ministre de la République Démocratique du Congo indépendante depuis 1960.
- 1963 — Création de l'Organisation de l'Unité Africaine à Addis Abeba.
- 1966 — Festival Mondial des Arts Nègres à Dakar (Sénégal).
- 1967-1970 — Guerre du Biafra (Nigeria).
- 1973-1975 — Indépendance des colonies portugaises.
- 1986 — Wole Soyinka (Nigeria) prix Nobel de littérature.
- 1994 — Élection de Nelson Mandela, premier président noir d'Afrique du Sud.
- 1994 — Génocide au Rwanda.
- 2001 — Conférence mondiale contre le racisme, la discrimination raciale, la xénophobie et l'intolérance à Durban (Afrique du Sud).
- 2001 — En France, loi Taubira déclarant l'esclavage crime contre l'humanité et introduisant l'histoire de l'esclavage atlantique dans les programmes d'enseignement.
- 2006 — Élection de Ellen Johnson Sirleaf au Liberia, première Africaine élue Présidente de la République.

Gaëlle Beaujean et Catherine Coquery-Vidrovitch

★ Du Jourdain au Congo : Art et christianisme en Afrique Centrale

L'exposition de Julien Volper — Docteur en histoire de l'art, conservateur au Musée royal de l'Afrique centrale de Tervuren, maître de conférence au Centre d'Anthropologie Culturelle de l'Université libre de Bruxelles — parcourt cinq siècles de métissage artistique et d'échanges sous influence occidentale. La rencontre des peuples kongo d'Afrique centrale avec la religion chrétienne a donné lieu, dès le xv^e siècle, à une production inédite d'objets. Figures de saints, vierges, christ et croix, le commissaire revient sur ces créations hybrides et spirituelles.



© KMMMA

Comment est née l'idée de cette exposition ?

Suite à la publication de mon étude sur les crucifix bakongo « *Ora pro nobis* » en 2011, j'ai été contacté par le musée du quai Branly – Jacques Chirac. Le président du musée, Monsieur Stéphane Martin, a un intérêt pour les arts hybrides tel que les crucifix

kongo, et m'a proposé de concevoir une exposition sur ce sujet en l'élargissant. Il y a déjà eu beaucoup d'expositions sur le monde kongo (*Kongo across the Waters*, au Harn Museum of Art, *Kongo power and Majesty* au Metropolitan Museum ou *Geste Kongo* au Musée Dapper), nous n'avons pas voulu faire une énième exposition Kongo où les crucifix ne seraient qu'un élément perdu parmi d'autres. Près d'une vingtaine de crucifix d'une qualité exceptionnelle furent choisis pour cette exposition unique. J'aime bien travailler en série et montrer des ensembles d'un même type d'objet afin d'encourager le visiteur à la comparaison entre les pièces, à chercher l'individualité ou la filiation dans le corpus, à juger de la qualité, à réapprendre à regarder le détail. C'est une vieille tradition du Musée de Tervuren et une caractéristique de l'enseignement belge de l'histoire de l'Art de l'Afrique qui tend à disparaître mais que j'entends perpétuer. Aujourd'hui, beaucoup de travaux universitaires dits d'histoire de l'art sur l'Afrique tiennent, hélas, plus du discours socio-politique et ne s'intéressent que très peu ou mal à l'étude des objets.

L'exposition est vraiment axée sur le rapport entre l'art local et le christianisme. Cela peut arriver qu'il y ait des éléments et une iconographie chrétienne mais

cela ne signifie pas toujours en soi qu'il s'agit d'un art chrétien. En ce sens, nous exposons un *nkishi* songye dont l'iconographie assez peu courante est inspirée du Sacré-Cœur de Marie. Nous allons plus loin géographiquement et chronologiquement en intégrant des œuvres liées à des mouvements de la troisième évangélisation.

Pouvez-vous nous expliquer le titre de l'exposition ?

Nous parlons beaucoup de mixité et d'échange dans cette exposition. Il apparaît donc normal de symboliser cet état de fait par l'évocation de deux fleuves emblématiques mêlant leurs eaux. Le Jourdain renvoie bien entendu à la dimension chrétienne et le Congo aux cultures kongo.

Comment se présente le parcours de l'exposition ?

Afin d'évoquer les différentes phases d'évangélisations, le parcours est avant tout chronologique. Nous commençons par les premiers contacts avec les européens entre le xv^e siècle et le xviii^e siècle. Les objets qui illustrent cette partie ont été empruntés à la BNF, à la bibliothèque Sainte-Geneviève de Paris ou au musée du quai Branly – Jacques Chirac. Il y a beaucoup de cartes et de livres datant de cette période dont l'un des plus fameux est celui d'Olfert Dapper. Nous évoquons ensuite la période coloniale avec les objets de pouvoir des chefs kongo (les grands crucifix en métal ou les statues de saints). Certains objets ont été collectés par des missionnaires, des administrateurs et des ethnologues et sont témoins de la première évangélisation. Afin de comprendre que ces influences chrétiennes sur l'art ne restent pas cantonnées au seul au groupe kongo, l'une des parties de l'exposition est dédiée « au-delà du monde Kongo ». Nous comprenons alors que pour d'autres groupes, tels que les Songye ou les Ovimbundu, les



© musée du quai Branly, photo Gautier Deblonde

Entrée de l'exposition au musée du quai Branly - Jacques Chirac.

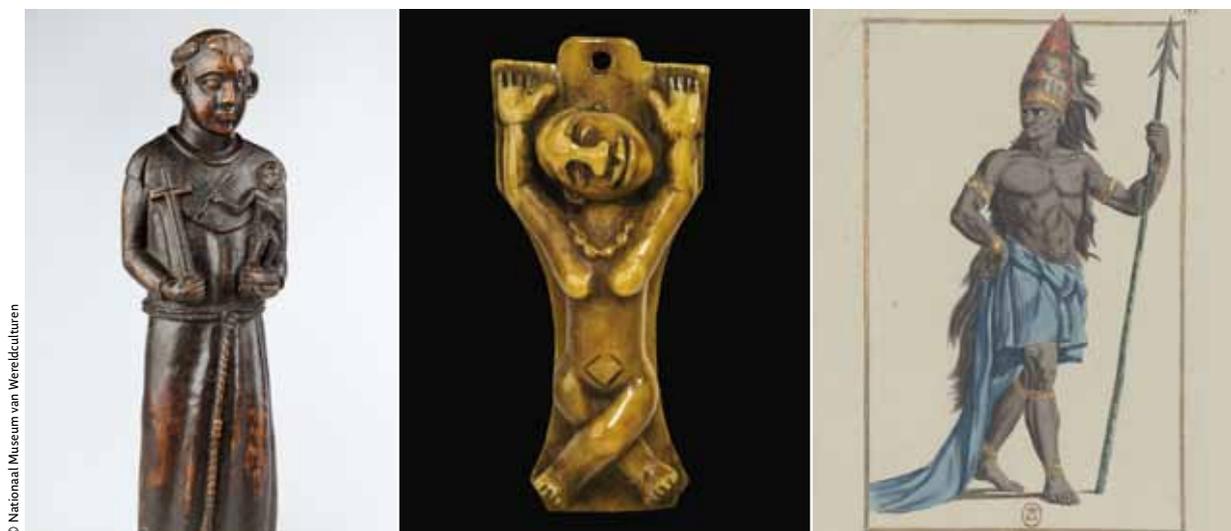
influences chrétiennes sont plus tardives et correspondent plutôt à la période coloniale. Mais il y a bien sûr quelques exceptions.

Enfin, nous présentons des œuvres du xx^e siècle et xxi^e siècles liées notamment aux mouvements des Eglises de Réveil ; ainsi une réunion d'œuvres de Pierre Bodo (1953-2015) produites dans les années 1980-1990 lorsqu'il était pasteur évangélique. Ces peintures s'adressent aux paroissiens d'églises pentecôtistes ou évangéliques et illustrent une pensée, celle d'un passeport évangéliste, de croyances spécifiques et d'une profession.

Quels sont les différentes étapes de l'évangélisation ?

Nous pouvons distinguer trois phases d'évangélisations. Nous pouvons considérer les premiers contacts comme marqueurs de la première évangélisation, notamment durant la renaissance avec les Portugais au royaume de Kongo puis au xviii^e siècle avec les Français, à l'époque des premiers envois de missionnaires dans les royaumes de Loango et de Kakongo. Durant cette première phase deux ordres presque opposés sont dominants : les Capucins

(une branche des Franciscains) et les Jésuites. Ces derniers avaient un rapport très étroit avec les langues. Ils ont traduit la *Doutrina cristã* en langue kongo dès 1624. Les Franciscains ont parfois eu une attitude plus rude notamment concernant les pratiques fétichistes. Malgré la conversion de certains souverains et d'une partie de la population il faut garder à l'esprit que ce système ne peut pas être simplement assimilé au colonialisme, il est plus complexe. Dans beaucoup de cas, il s'agit d'une conversion de surface, les uns et les autres n'évoluent pas dans les mêmes réalités historiques et économiques. Les Européens n'avaient pas une présence fixe, ni l'infrastructure présente durant l'époque coloniale, il ne faut pas imaginer qu'à cette époque un millier de missionnaires se déplaçaient dans des territoires structurés par les Européens. Dans certains villages, aucun prêtre ne passait avant des mois car la plupart des Européens n'arpentaient pas les villages, ils restaient sur les côtes et dans certains centres précis. Les missionnaires sont arrivés peu nombreux et avec une influence parfois faible sur la population en raison du manque de personnel, d'infrastructures, ainsi que des difficultés de langues (on passait par des interprètes



© Nationaal Museum van Wereldculturen

Au centre : © collection privée. A droite : © Bibliothèque nationale de France

A gauche : statue de Toni Malau. Centre : Christ féminin en pendentif, kongo, xiii^e siècle. A droite : estampe par Pierre Duflos, 1780.



© Bibliothèque nationale de France

« Allgemeine Schau-Bühne der Welt », Hiob Ludolf, 1699, éditeur : Johann David Zunnern (Francfort).

appartenant à la noblesse kongo. Il y avait parfois mille baptêmes annoncés mais cela ne suffisait pas pour que la ferveur soit forte.

La deuxième évangélisation date de l'époque coloniale (fin XIX^e – XX^e siècle). A partir du moment où les différentes puissances européennes se répartissent le territoire africain elles implantent un système administratif, chaque ordre avait ainsi son territoire au Congo belge. La période coloniale du XX^e siècle est beaucoup plus structurée que la première évangélisation, les questions de conversions sont plus profondes et se font sur une période plus courte notamment par l'occupation de l'espace avec une présence européenne forte et permanente. Progressivement, des missions sont organisées avec des chefs locaux. En Belgique beaucoup de missions ont été utilisées pour éduquer et former les africains à des métiers manuels, elles ont joué un rôle très important au Congo belge.

La troisième évangélisation (XX^e-XXI^e siècles) s'intéresse un peu plus aux spiritualités africaines et comprend des mouvements africains ou d'influence africaine. L'un des premiers est le Kimbanguisme qui doit son nom au

prophète Simon Kimbangu, et puise en partie ses racines dans le protestantisme. Afin de ne pas dépendre de prêtres blancs, une volonté d'appropriation de la religion chrétienne naît avec des nuances très particulières dont celle de la résurrection du christ, ou suivant une voie très dynastique. Il s'agit d'un cas d'église historique. Aujourd'hui les églises de Réveil (pentecôtiste et évangélique), très présentes au Congo, ont beaucoup d'adeptes, parfois même d'avantage que les églises traditionnelles.

Par certains aspects, les églises évangéliques ont des points de vue qui prennent en considération un substrat culturel bien plus ancien : la croyance en la sorcellerie joue par exemple un rôle ethnologique important dans le fond culturel et religieux congolais. J'ai discuté avec un père scheutiste fin connaisseur de la question, le Père Peeters, qui m'a appris que, dans les années 1970, certains paroissiens lui demandaient de l'aide car ils se disaient victimes de sorcellerie. Ce prêtre fut parfois dérouté par ces demandes auxquelles il ne pouvait toujours apporter la solution attendue, car sa conception religieuse s'éloignait de celle de ces paroissiens. Il comprit par la suite qu'il ne fallait



© Paul Louis



© collection MRAC Tervuren; photo J. Van de Vyver et J.-M. Vanduyck, MRAC Tervuren

A gauche : Nkangi kiditu, Kongo. Au centre : Santu nzaambi, Holo (village de Kibenga), Angola. A droite : Santu, Kongo oriental.



© musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Claude Germain

Au centre : © collection privée. A droite : © collection MIRAC Tervuren, photo J.-M. Vandýck.

A gauche : cuiller beembe, Kongo. Au centre : stèle funéraire / pierre nkissi, Kongo. A droite : keto lugofu, Yaka, collecté par L. de Beir avant 1939.

pas rejeter de manière trop cartésienne ces demandes mais qu'il fallait mieux comprendre leurs origines, ce qu'il fit de manière assez brillante. Déjà à l'époque de nombreux confrères congolais du Père Peeters engageait à nouer un dialogue avec les fidèles sur ce sujet afin d'éviter que, lassés d'une Eglise qui ne leur apportait pas de soutien, ils ne se tournent vers « la concurrence », comme les églises de Réveil. De fait, beaucoup de ces dernières croient en l'existence d'un mal démoniaque réel, tangible, qui peut s'exprimer par la sorcellerie et se rapprochent ainsi de croyances bien plus anciennes.

Comment le syncrétisme entre les croyances locales et le christianisme s'est-il installé ?

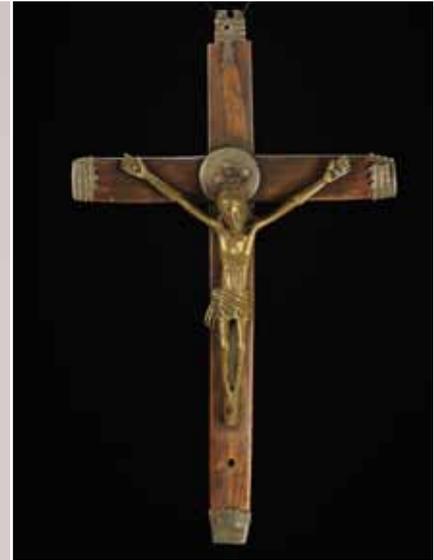
Selon différents processus ou différentes formes, iconographie ou gestuelle. Il faut impérativement garder à l'esprit que certaines choses relèvent du domaine du rituel. Est-ce que le fait d'exhiber un *nkangi kiditu* pendant les cérémonies liées à l'entretien des tombes et aux offrandes faites aux défunts (équivalent de nos « fêtes des morts ») est une pratique purement kongo ou bien cet usage est-il inspiré de pratiques religieuses catholiques ? Les *Santu Nzaambi* du peuple holo sont des objets où l'on retrouve un personnage avec les bras en croix dans un cadre ajouré. Parfois appelés les « christes sans croix » car ils reproduisent cette forme, la fonction de ces objets n'est cependant pas chrétienne mais liée à des cultes cynégétiques et thérapeutiques. Ainsi, dans certains cas, le syncrétisme transparait dans l'iconographie mais pas forcément au niveau d'un rituel. De la même manière, la vierge avec le cœur transpercé d'une épée représentée par les Songye relève d'une iconographie chrétienne mais elle ne remplissait certainement pas la même fonction que les images pieuses du Sacré-Cœur de Marie. Certaines gestuelles pudibondes viennent de l'art chrétien, nous pouvons le voir avec ce personnage qui a une main sur la poitrine et l'autre au niveau du sexe, ce qui n'est pas présent dans l'art kongo traditionnel.

Certains objets voient le jour au-delà de la population kongo, ainsi un petit christ sculpté dans une racine semble

avoir été le fait d'une petite communauté villageoise voir d'un seul commanditaire. Dans certains cas des objets syncrétiques ne s'adressent pas à un large groupe mais dépendent d'une toute petite communauté, parfois même d'un ou deux individus.

En quoi la christianisation était un enjeu politique pour les rois et chefs de tribus ?

Cette notion de l'importance de l'enjeu politique a été bien démontrée par l'ethnologue Luc De Heusch, l'un des premiers à avoir opéré ce rapprochement. Certaines pensées étaient très manichéennes, en effet des écrits anciens considéraient les convertis comme des gens éclairés par la foi et qui s'étaient convertis par amour christique. D'autres ont soutenu qu'il s'agissait seulement d'un calcul politique, Luc De Heusch le démontrait en prenant le cas du rapport au christianisme du roi kongo. Il faut préciser que les crucifix *nkangi kiditu* se retrouvent presque, voire exclusivement, dans le territoire de l'ancien royaume kongo (en Angola et sur la rive gauche du fleuve Congo), on ne les retrouve pas au royaume de Loango et Kakongo. Avant l'arrivée des Européens, le roi kongo avait un pouvoir politique, le pouvoir religieux était attribué au Mani Vunda que nous pouvons comparer à un « Cardinal de Richelieu ». Il jouait un rôle très important même dans l'investiture des rois de Kongo (à l'inverse, les royaumes du Nord avaient un meilleur contrôle sur les affaires religieuses). L'arrivée de cette nouvelle religion a pu constituer une nouvelle opportunité car en tant que roi, s'il se convertit, il est aussi le roi des chrétiens en son royaume et donc il possède une main mise au niveau du pouvoir religieux, cela peut-être une explication de l'importance du christianisme chez les Kongo. Beaucoup d'ethnologues ont tendance à dire que ce n'est que du calcul politique, je ne m'aventurerais pas sur ce chemin-là. De nombreux rois kongo se sont convertis, beaucoup étaient croyants avec bien entendu des degrés de croyances variables. On observe le même phénomène concernant les rois occidentaux : on peut être croyant et utiliser certains choix religieux à son avantage, ce n'est



© collection MIRAC Terwuren; photo J.-M. Vandýok, MIRAC Terwuren

A gauche : couvercle à proverbe kongo (woyo). A droite : nkangi kiditu, Kongo, don de L. Guebels.

pas parce qu'on utilise une religion qu'on ne croit pas. N'oublions pas « le Paris vaut bien une messe » d'Henri IV ! La notion du degré de croyance est difficile à déterminer surtout pour des rois ayant régné il y a maintenant plus de quatre siècles.

La notion de royaume chrétien a pu être utile aussi dans des discussions pour régler les conflits notamment avec les Portugais. Grâce à leur conversion au catholicisme, les rois kongo entrent sur la scène internationale, certains ont envoyé des ambassadeurs au Vatican pour obtenir l'appui papal. Cela a également soulevé des questions lors de la traite car c'était difficile de concevoir qu'on puisse réduire des chrétiens en esclavage. L'irruption du politique dans le domaine de la religion n'implique pas nécessairement un manque de foi. En effet si on ne croyait pas à la puissance de saint Antoine on ne le représenterait ou ne le détournerait pas pour les rites de fertilités ou de pluie. En y réfléchissant bien la plupart des religions africaines sont monothéistes, elles considèrent qu'il y a un créateur principal avec lequel on ne peut pas rentrer en contact, on fait donc appel à des intermédiaires, ancêtres ou esprits, parfois la différence entre les deux n'est pas évidente.

Comment ont évolué les relations entre africains et occidentaux suite à cette évangélisation ?

Nous imaginons toujours la première évangélisation comme la période la plus dure car on la rattache à l'histoire de l'esclavage, mais à l'arrivée des portugais il n'y avait pas un rapport raciste (même si parler de racisme à cette époque est anachronique). Les représentations des africains dans les livres ne sont pas caricaturales, par exemple celle du « roi Alfonso 1^{er} détruisant les idoles » lui confère presque un profil grec. On le présente comme on dépeindrait un roi, certes d'un royaume lointain — car il faut maintenir une certaine dose d'exotisme — mais il n'y a ni d'humiliation ni de moquerie. L'humanité que nous pouvons lire dans les textes de Jean de Léry (XVI^e siècle) sur les populations indigènes du Brésil se retrouve aussi dans les textes anciens parlant de Kongo. Bien sûr le paganisme est parfois évoqué

mais la notion de supériorité est différente. Le livre qui a été écrit sur base des données de Duarte Lopes, un juif converti au catholicisme qui fut l'un des ambassadeurs des rois de Kongo, va avoir un grand succès en Europe lors de sa publication. Cela va susciter l'intérêt des Européens pour ce royaume inconnu et la manière de vivre de ces peuples, à tel point que ce livre va jouer un rôle important dans la résolution de problèmes diplomatiques entre portugais et Kongo. Le fait que les peuples soient convertis va dans certains cas les mettre sur un pied d'égalité, à l'époque la question de culte est plus importante que la couleur de peau. Alors qu'à partir de la période coloniale la couleur de peau domine le fait religieux. On rattache des attributs et stéréotypes à la couleur de peau. A cette époque, les objets destinés au grand public ont pour objectif de ridiculiser, les cartes postales caricaturales se répandent.

Une question apparemment surréaliste peut néanmoins survenir lorsque l'on parle de la traite sous la première évangélisation : comment concilier la politique de conversion et la recherche d'esclaves ? Cela posait problème de mettre des chrétiens en esclavage — les esclaves baptisés des navires négriers — alors même qu'on partait en guerre contre les « barbaresques » qui plaçaient en servitude des chrétiens.

Au XVIII^e siècle, l'esprit des Lumières apparaît et un texte de l'abbé Liévin-Bonaventure Proyart s'interroge sur l'esclavage dans les royaumes de cette partie de l'Afrique : « Ils vendent des hommes, on les accuse d'inhumanité. Est-il beaucoup plus humain de les acheter que de les vendre? ».

Comment les peuples se sont-ils appropriés la croix ?

L'hypothèse la plus probable est que ce symbole existait déjà avant l'arrivée des européens, mais le christianisme a peut-être rehaussé son importance au sein des croyances traditionnelles. Même si, dans certaines régions, l'influence du christianisme est ancienne nous pouvons aussi penser que le symbole de la croix est universel. Nous trouvons la croix dans de nombreuses cultures sans forcément de rapport avec le christianisme.



A gauche et à droite : statuette représentant Notre-Dame de Lourdes, holo, Angola. Au centre : bonnet chefal, kongo, Mbata.

Beaucoup de rites, tel que celui du *kimpasi*, qui fut déjà décrit au XVII^e siècle, firent usage du symbole cruciforme. Une partie des rites liés au *kimpasi* intègre la « mort » des initiés qui doivent renaître à une nouvelle vie. A travers la résurrection du christ les gens de Kongo ont pu penser que les Blancs avaient aussi un *kimpasi*. C'est toujours compliqué de savoir s'il s'agit d'un dérivé de la croix chrétienne. Les éléments autour de la vie du christ et du crucifix sont venus se superposer à des symboles et interprétations anciennes et complexes.

Comment l'iconographie des vierges, des saints et des missionnaires s'est-elle propagée ?

Saint Antoine de Padoue est le saint presque exclusivement représenté, son image est liée à cette première évangélisation, car — né à Lisbonne — il est le saint le plus important du Portugal. Certains auteurs du XVIII^e siècle voyageant au Portugal affirment qu'il était le plus prié. Beaucoup de bateaux faisant route vers l'Afrique portaient le nom *Santo Antonio*. De plus, c'est un saint franciscain

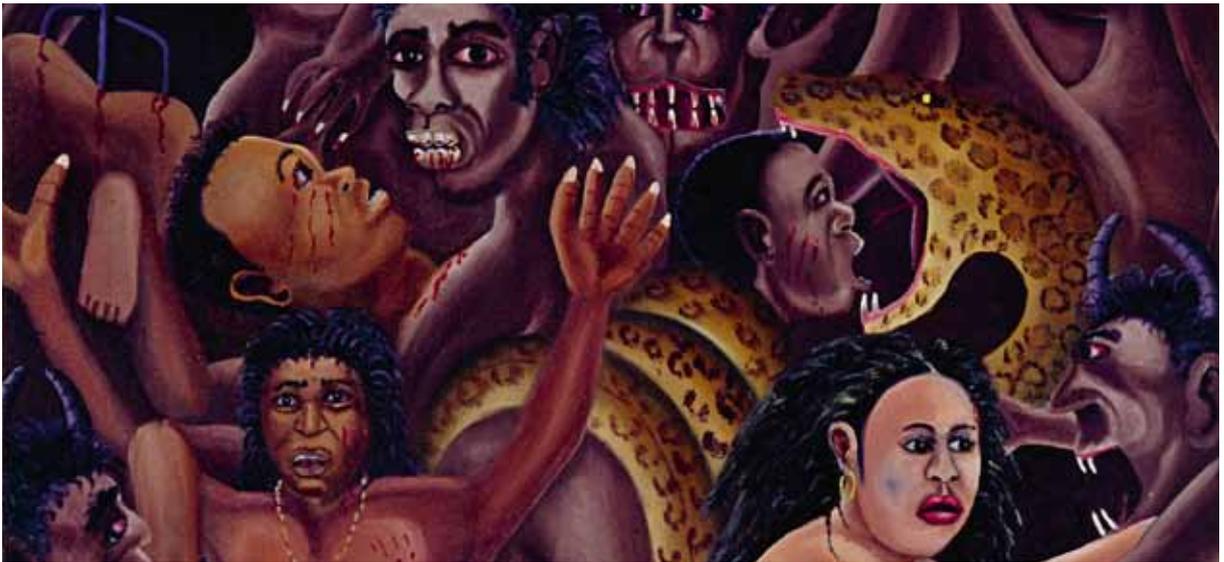
et, au royaume de Kongo, l'un des groupes religieux les plus importants est celui des Capucins, une branche du franciscanisme.

La figure isolée de la Vierge orante est représentée précocement dans cette partie de l'Afrique centrale au travers de pendentifs du XVIII^e siècle. Une des premières réappropriations de ce culte apparaît avec la prophétesse Apollonia. Le culte de la Vierge devient très important au XIX^e siècle dans l'ancien Etat indépendant du Congo (futur Congo belge) et correspond à un renouveau marial en Europe qui trouve une belle expression dans les apparitions de la Vierge à Bernadette Soubirous. Le Congo belge est mis sous le patronage de ce saint personnage sous le nom de *Notre-Dame du Congo*.

Les missions catholiques valorisant la figure mariale, nous retrouvons de nombreuses reproductions de la Vierge, et même des reproductions de la grotte de Lourdes, dans des régions reculées du Congo. Une pièce de l'exposition montre une Vierge relevant de l'iconographie de Notre-Dame de Lourdes (chapelet, pied en avant, pied en arrière, main jointe) réalisée par un artiste woyo pour des



A gauche : santu, holo, Angola. A droite : nkangi kiditu, kongo, XVII^e - XVIII^e siècle.



Collection Lucien Binelli, Bruxelles/Milan.

« Lieu de tourment pour les méchants », Pierre Bodo, 1992, peinture acrylique sur toile.

paroissiens locaux ou à la demande de missionnaires. Une statue représentant saint Antoine était utilisée pour des rites de fertilité peu conformes à l'orthodoxie catholique : une fois son propriétaire décédé un missionnaire a trouvé l'objet si touchant qu'il l'a rapporté dans la paroisse locale.

Durant la période coloniale, il n'y a pas d'apparitions officiellement reconnues de la Vierge en Afrique, celles représentées sont européennes. Après l'Indépendance, des apparitions congolaises, notamment de Notre-Dame du désarmement, ont donné lieu à des représentations et des cultes reconnus localement. Suivant un processus d'appropriation, le peuple se reconnaît chrétien mais veut aussi que Dieu, la Vierge et les Saints ne les oublient pas en venant un peu chez eux.

Peu de représentations de missionnaires furent sculptées, on en connaît quelques-unes qui ont souvent été interprétées comme des saint Antoine. Pour certains chefs, les missionnaires étaient des Hommes très respectables. Ainsi, le chef Kuya Kani (mort vers 1919) avait un costume d'apparat copié sur la tenue rédemptoriste. Cette tenue était suffisamment fidèle pour qu'un officiel européen le prenne pour un véritable homme d'Eglise africain.

Deux de ces figures de missionnaires d'un style très similaire furent collectées dans une région bien circonscrite... il s'agit vraisemblablement d'œuvres d'un même sculpteur ayant reçu une commande d'un ou deux chefs.

Comment pouvez-vous décrire ce métissage de formes ?

Le métissage est parfois visible au niveau d'une gestuelle ou d'éléments iconographiques perturbateurs. Un Christ peut être représenté portant des bracelets autour de son poignet : cela ne constitue pas un attribut christique mais un renvoi aux bracelets des chefs. Cela va dans un sens et dans l'autre, certains détails nous renvoient au christianisme d'autres au caractère kongo, africain, de l'objet. Le saint Antoine affiche des traits africains alors qu'il est plus habituel de le retrouver avec des traits européens. La plupart du temps les saint Antoine sont naturalistes, c'est différent pour les christes : certains sont des copies de christes européens alors

que d'autres sont bien plus stylisés, plus africains. Ces derniers sont d'ailleurs souvent plus émouvants.

Dans le vocabulaire kongo beaucoup de mots témoignent du métissage comme celui de *klusu*, dérivé du mot portugais *cruz* (la croix), utilisé pour désigner des objets utilisés dans des rituels de chasse.

Quelle pièce décrit le mieux cette hybridation de styles ?

C'est difficile car la plupart de ces pièces sont assez parlantes. L'un des plus beaux crucifix présentés dans l'exposition a été longtemps considéré comme un christ espagnol car l'aspect du visage du christ était très catalan et archaïque. Le Christ mort de Giambologna, qui a connu un grand succès en Europe au XVI^e siècle, semble avoir servi de modèle au sculpteur. Il s'agit vraiment d'une réinterprétation car des éléments typiques du modèle de Giambologna sont conservés (mèche de cheveux pendant sur le côté) mais d'autres éléments sont apportés créant une pièce tout à fait originale.

Une partie de la typologie des objets présentés par l'exposition a été ignorée jusqu'à récemment. Comment l'expliquez-vous ?

Ces objets se trouvaient dans un « no man's land », ils doivent leur reconnaissance première aux missionnaires, aux hommes d'Eglise. L'une des premières expositions où l'on voit des crucifix Bakongo se tient au Vatican en 1925. C'est un grand sujet pour les hommes d'Eglise car sous Pie XI il y a eu la volonté de développer les « arts de missions » grâce à des ateliers de missions dans lesquels les chrétiens « autochtones » peuvent exprimer leur propre sensibilité et développer des talents artistiques se développent.

Dans l'optique de certains conseillers de Pie XI, l'art joue un rôle très important pour la conversion et pour la pratique du culte, il faut que cette sensibilité soit aussi partagée, c'était fondamental qu'on ne ramène pas exclusivement des pièces d'Europe. A des niveaux très élevés de la *Propaganda Fide*, certains défenseurs



© musée du quai Branly, photo Gautier Deblonde

Vitrine de l'exposition, ensemble de croix.

des ateliers affirmaient que c'était une bonne chose qui permettait de progresser, d'autres tentaient de comparer cela aux productions européennes de la Renaissance. En revanche, pour les détracteurs, ces créations d'atelier qui ne retranscrivaient ni la foi, ni la passion et dans lesquels rien ne transparaissait, ne pouvaient attiser la foi des convertis. Des intellectuels ecclésiastiques disaient que ces ateliers de missions étaient contre-productifs et qu'il fallait laisser plus de liberté, ne pas encadrer complètement. Certains hommes d'Eglise prirent l'exemple des crucifix de l'époque de la première évangélisation. Bien que « maladroits » selon des critères européens classiques, ils avaient « une âme » et étaient plus émouvants que des christs naturalistes sculptés en série et de manière mécanique qui ne dégagent rien.

Il s'agissait pour les détracteurs des ateliers de l'expression d'une vraie foi chrétienne bien moins verrouillée que dans le cadre des « usines-ateliers ». On ignorait alors, ou bien l'on feignait d'ignorer, que cette puissance esthétique était aux services de rites parfois assez éloignés du catholicisme romain.

Les crucifix ont fait tardivement leur entrée dans les collections des musées. Il faut attendre les années 1950 à

Tervuren pour en avoir une collection significative et d'autres musées attendirent les années 1990 pour en acquérir. Ceci s'explique en partie par le fait que de telles pièces étaient plus vues comme des curiosités peu africaines dans la forme et l'iconographie, et donc peu à même de séduire les musées ethnographiques et les primitivistes.

Par ailleurs, si nous voulons parler des crucifix ou des saints d'Afrique centrale cela signifie que nous devons aussi parler de cérémonies, d'iconographie et d'hagiographie chrétiennes européennes, or beaucoup d'africanistes ne sont pas à l'aise avec ce sujet. C'est le problème des sujets qui traitent de deux mondes différents, c'est pourquoi pour le catalogue je n'ai pas contacté uniquement des africanistes mais aussi des spécialistes à part entière de l'art chrétien européen comme Joachim Eusebio ou Philippe Malgouyres. Par exemple, Joaquim Eusebio est un spécialiste du culte de saint Antoine au Portugal. Il n'est pas du tout africaniste mais dans le cas présent j'ai considéré que pour comprendre l'importance de saint Antoine chez les Kongo il fallait évoquer son importance chez les Portugais.

Propos recueillis par Sophie Gautier



© Sophie Gautier

A gauche : Julien Volper durant la présentation aux Amis. A droite: masque de Christ, Zela, République démocratique du Congo, 1970.

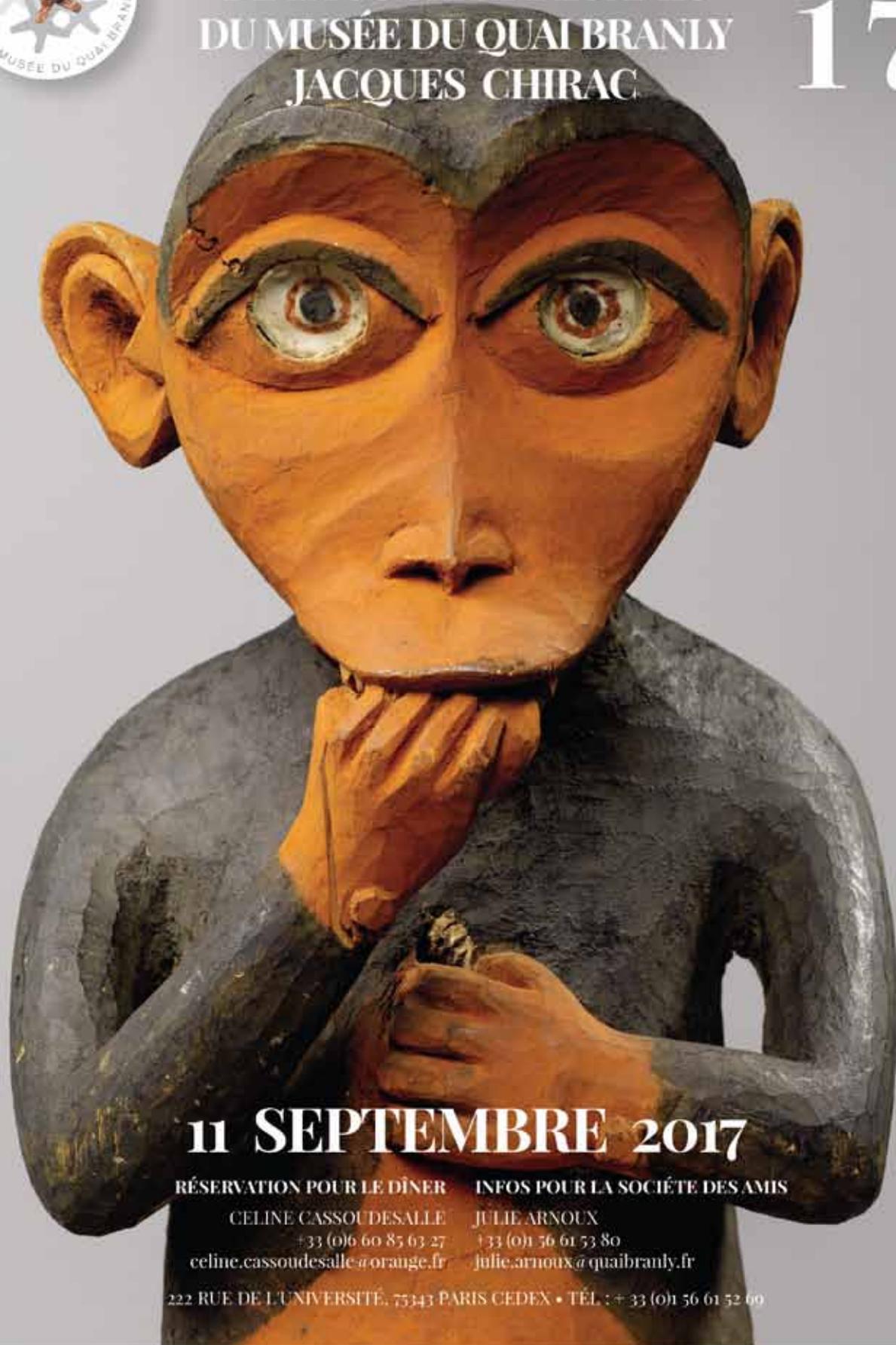


© collection privée



**DÎNER DE GALA
DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS
DU MUSÉE DU QUAI BRANLY
JACQUES CHIRAC**

**20
17**



11 SEPTEMBRE 2017

RÉSERVATION POUR LE DÎNER

CELINE CASSOUDESALLE

+33 (0)6 60 85 63 27

celine.cassoudesalle@orange.fr

INFOS POUR LA SOCIÉTÉ DES AMIS

JULIE ARNOUX

+33 (0)1 56 61 53 80

julie.arnoux@quaibrantly.fr

222 RUE DE L'UNIVERSITÉ, 75343 PARIS CEDEX • TÉL : + 33 (0)1 56 61 52 60

★ L'agenda

janvier à mars 2017



Janvier

- Jeudi 12 à 19h
Visite de l'exposition
« Plumes, visions de l'Amérique Pré-colombienne ».
- Samedi 14 janvier, journée
au Louvre-Lens à l'oc-
casión de l'exposition
« Mésopotamie ».



- Les 20 et 21 janvier, esca-
pade à Bruxelles : foires
BRAFA et BRUNEAF et réserves
du Musée royal d'Afrique
centrale de Tervuren.



- Mardi 24 à 11h
Visite de l'exposition
« L'esprit du Bauhaus » au
musée des Arts décoratifs.

Février

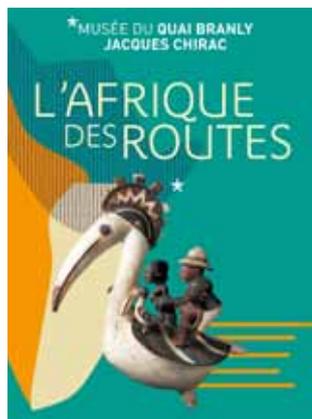
- Jeudi 2 à 19h
Visite de l'exposition
« L'Afrique des Routes ».



- Mardi 21 à 17h
Visite de la Réserve des ins-
truments de musique.
- Du 18 au 25 février, Cameroun,
sur la route des chefferies.



- Mardi 28 à 11h
Visite de l'atelier de resta-
uration du musée.



Mars

- Vendredi 11 à 19h
Présentation au Salon de
lecture Jacques Kerchache
de l'étrier de poulie gour,
offert au musée grâce à la
société des Amateurs de
l'art africain.



- Date sous réserve
Visite de l'exposition
« Bernard Buffet, rétros-
pective » au musée d'art
moderne de la Ville de Paris.

- Mardi 21 à 11h
Visite de l'exposition « Sfar,
une seconde avant l'éveil »
à l'Espace Dali.

Vernissages

- Lundi 30 janvier
« L'Afrique des Routes »
- Lundi 27 mars
« Picasso primitif »

Nouveautés !



★ Ils nous soutiennent

Conseil d'administration de la société des Amis du musée

• Membres d'honneur

Jacques Chirac
Abdou Diouf

• Président fondateur

Louis Schweitzer

• Président

Lionel Zinsou

• Vice-Présidents

Jean-Louis Paudrat
Bruno Roger

• Secrétaire général

Philippe Pontet

• Secrétaire générale adjointe

Françoise de Panafieu

• Trésorier

Patrick Careil

• Administrateurs

Monique Barbier-Mueller
Bénédicte Boissonnas
Claude Chirac
Yves-Bernard Debie
Antoine Frérot
Caroline Jollès
David Lebard
Hélène Leloup
Daniel Marchesseau
Pierre Moos
Nathalie Obadia
Guy Porré
Jean-Claude Weill
Antoine Zacharias

Les grands bienfaiteurs

Yves-Bernard Debie
David Lebard
La Société des Amateurs
de l'Art Africain
Antoine Zacharias

Les bienfaiteurs

Alexandre et Maria Bosoni
Patrick Caput
Benjamin Changues
Yves-Bernard Debie
Anna Diagne
Ly Dumas
Antoine Frérot
Cécile Friedmann
Emmanuelle Henry
Marc Henry
Georges et Caroline Jollès
Marc Ladreit de Lacharrière
David et Lina Lebard
Hélène et Philippe Leloup
Daniel Marchesseau
Jean-Claude Margailan et
Christophe Debout
Pierre Moos et
Samantha Sellem
Jean-Paul Morin
Françoise de Panafieu
Philippe et Catherine Pontet
Guy Porré et
Nathalie Chaboche
Barbara Propper
François de Ricqlès
Bruno Roger
Louis et Agnès Schweitzer
Dominique Thomassin
Christian et Corinne Vasse
Serge Weinberg
David et Michèle Wizenberg
Baron Guy de Wouters
et Violette Gérard
Lionel et Marie-
Christine Zinsou

Les personnes morales

• Membres soutiens

Groupe Elior
Fimalac
Financière Immobilière Kléber
Gaya
IDRH
Pharmacie de la Tour Eiffel

• Membres associés

L'Oréal
Saint-Gobain

Les professionnels du monde de l'art

Artcurial, Briest, Poulain, Tajan
Arts d'Australie
Bruneaf
Christie's
Entwistle Gallery
Galerie Afrique
Galerie Alain Bovis
Galerie Jo de Buck
Galerie Dandrieu-Giovagnoni
Galerie Didier Claes
Galerie Bernard Dulon
Galerie Yann Ferrandin
Galerie Flak
Galerie Furstenberg
Galerie Bernard de Grunne
Galerie Daniel Hourdé
Galerie Ivana Dimitrie
Galerie Louise Leiris
Galerie Patrick et
Ondine Mestdagh
Galerie Meyer
Galerie Monbrison
Galerie Nathalie Obadia
Galerie Ratton
Galerie Lucas Ratton
L'Impasse Saint-Jacques
Sotheby's
Voyageurs et Curieux

Le Cercle Lévi-Strauss

Alain Bovis
Patrick Caput
Jean-Claude Dubost
Danièle Enoch-Maillard
Antoine Frérot
Antoine de Galbert
Emmanuelle Henry
Marc Henry
Stéphane Jacob
Georges Jollès
Marc Ladreit de Lacharrière
Anthony Meyer
Jean-Luc Placet
Philippe Pontet
Hina Robinson
Bruno Roger
Brigitte Saby
Jean-François Schmitt
Louis Schweitzer
Jean-Pierre Vignaud
Jean-Claude Weill
Lionel Zinsou

Le Cercle pour la Photographie

André Agid
Martine Amiot-Guigaz
Yves-Bernard Debie
Dominique Dessalle
Frédéric Dumas
David Lebard
Anne Liva
Christian Maillard
Yves Manet
Anthony Meyer
Françoise de Panafieu
Emmanuel Pierrat
Jocelyne Rocourt
Marie-Cécile Zinsou
Lionel Zinsou

Ainsi que tous les Amis et Donateurs de la société des Amis

jokkoo ★ #27 ★ janvier-mars 2017

Responsable de la publication : Julie Arnoux – Coordination éditoriale : Sophie Gautier

Conception graphique : Frédéric Hallier – Réalisation graphique : Sophie Gautier

Société des Amis du musée du quai Branly – 222, rue de l'Université – 75343 Paris cedex 7

Téléphone : 01 56 61 53 80 – Télécopie : 01 56 61 71 36 – Courriel : amisdumusee@quai Branly.fr – Site : www.amisquai Branly.fr

Ont contribué à ce numéro :

- Hana Chidiac, responsable de l'unité patrimoniale des collections Afrique du nord et Proche-Orient ;
- Gaëlle Beaujean, responsable des collections Afrique au musée et commissaire de l'exposition « L'Afrique des routes » ;
- Catherine Coquery-Vidrovitch, conseillère scientifique pour l'exposition « L'Afrique des routes » ;
- Julien Volper, commissaire de l'exposition « Du Jourdain au Congo : Art et christianisme en Afrique centrale » ;
- Sophie Gautier, stagiaire auprès de la Déléguée Générale de la société des Amis du musée.